

IL CRÉE L'ÉVÉNEMENT À MUSICA

Philippe Manoury l'exilé

Le grand compositeur français crée son quatrième opéra à Strasbourg, au Festival **Musica**, dont il est l'invité d'honneur. Rencontre

La Nuit de Gutenberg, création le 24 sept. à Strasbourg, dans le cadre du Festival Musica, 21 sept. - 8 oct., www.festivalmusica.org

Le Nouvel Observateur
Comment va l'exil ?

Philippe Manoury Ce n'est qu'un exil relatif, puisque je reviens six ou sept fois par an en Europe pour mes concerts. Les seuls qui aient lieu là-bas sont organisés dans le domaine universitaire. Or les campus sont autonomes, très bien interconnectés, mais coupés du reste. Par ailleurs, la musique n'est pas soutenue, hormis par les sponsors des grands orchestres, qui sont très conventionnels. Bizarrement, j'ai eu plus de concerts au Mexique. L'université où j'enseigne est publique, mais la dotation de l'Etat de Californie est loin d'être suffisante. Donc nous fonctionnons avec les frais d'inscription, qui sont assez élevés et ne cessent d'augmenter. Il y a quelques boursiers, mais la plupart des étudiants sont assez riches pour les payer. On me dit toujours : les universités américaines sont riches, bien équipées, merveilleuses. Oui, c'est vrai, mais à San Diego, où j'enseigne, il y a 48% d'Asiatiques, et, le reste, ce sont des Blancs. Pratiquement pas de Noirs ni d'Hispaniques, qui n'ont pas les moyens d'y être, alors qu'ils sont très nombreux en ville. En France, il n'y a pas d'argent, les salles de cours sont sales et mal équipées, mais tout le monde a accès au savoir. *L'affirmative action* tend à rééquilibrer tout cela, en nous incitant à respecter des quotas. Mais toute action de l'Etat étant très mal vue, les initiatives doivent venir du privé. Et seuls les sujets très brillants sont soutenus. La ségrégation ethnique recoupe donc la ségrégation sociale. Parmi les 80 ou 90 candidats qui se présentent chaque année, je choisis ceux qui ont le profil le plus

adapté à ce qu'on fait dans cette université : les écritures contemporaines, la *computer music*, l'« avant-garde »... Ceux qui veulent écrire pour orchestre, par exemple, doivent aller ailleurs. Je ne tiens donc aucun compte des critères ethniques.

Si la vie musicale, du côté de la création, n'existe pas hors de l'université, à quoi servent ces études ?

C'est ce qui me gêne : ces étudiants veulent être professeurs d'université. C'est un circuit clos. Je me pose des questions ! Boulez dit : ce sont les couvents du Moyen Age.

Mais alors vous devenez une sorte de dinosaure ?

Incontestablement, ma vie musicale est en Europe, en Asie, en Amérique du Sud. Ce qui vient renforcer cet état de crise, c'est l'absence de culture musicale des élites, des intellectuels, des dirigeants. Et le conditionnement à un autre genre de « musique ». On sait encore décoder un discours politique, faire la part de la langue de bois ou de la démagogie, parce qu'on a encore une culture politique ; mais en musique on ne peut plus décoder l'environnement,

faute de culture. Même l'élite en est incapable. Il ne s'agit plus de « comprendre » la musique contemporaine, mais au moins d'en entendre un peu, donc d'en programmer, d'en proposer. Si on n'en entend plus nulle part, comment espérer la comprendre ? Mais il est vrai qu'ici nous résistons. Il n'y a plus que la France pour avoir un festival comme Musica : trois semaines, des créations, des orchestres, moi j'y fais un opéra...

Cet opéra, « la Nuit de Gutenberg », sur un livret de Jean-Pierre Milovanoff, est-il une parenthèse grand public ?

Non, j'y continue mes recherches : j'emploie la synthèse vocale, le traitement du son par l'analyse de l'image vidéo (l'image modifie un son, en quelque sorte)... Dans « Gutenberg », je raconte l'histoire de l'écriture, depuis la Mésopotamie jusqu'à l'internet. J'essaie d'avoir plusieurs approches du phénomène, plus diverses qu'avec une histoire et des personnages. Par exemple, internet interdit les autodafés : cela fait l'objet d'une scène. L'opéra commence donc en Mésopotamie, un scribe casse une tablette d'argile, comme Moïse a cassé les Tables de la Loi. Pour moi, l'écriture, la loi écrite, est un rempart contre le fétichisme du veau d'or. A l'autre bout de l'évolution, internet recrée son propre fétichisme. Le fait de communiquer fascine plus que ce qu'on communique, la machine fascine plus que ce qu'elle véhicule. Le livre a véhiculé du fétichisme, mais il n'était pas magique : son contenu pouvait l'être, mais pas l'objet. Internet est magique : on ne sait pas comment marche la machine, l'objet ordinateur ou téléphone, on ne sait pas ce qu'il y a dedans. La boucle est bouclée.

Propos recueillis par
JACQUES DRILLON

BIO

PHILIPPE MANOURY

A 59 ans, il est un des plus grands compositeurs français. Il a été formé au CNSM de Paris, a passé plusieurs années au Brésil, puis à l'Ircam. Après avoir enseigné au CNSM de Lyon, il est, depuis 2004, professeur de composition à San Diego (Californie).

